

## L'inconfort du terrain

« Faire » la Creuse, le Maroc, la Lozère... (A propos des ouvrages  
Ethnologue au Maroc, réflexion sur une enquête de terrain de Paul  
Rabinow, et Vivre dans la Creuse de Jacques Maho)

Martin La Soudière (de)

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/terrain/3316>

DOI : 10.4000/terrain.3316

ISBN : 978-2-8218-0762-4

ISSN : 1777-5450

### Éditeur

Association Terrain

### Édition imprimée

Date de publication : 1 novembre 1988

Pagination : 94-105

ISBN : 978-2-110889-15-7

ISSN : 0760-5668

Ce document vous est offert par CIRAD Centre de coopération internationale en recherche  
agronomique pour le développement



### Référence électronique

Martin La Soudière (de), « L'inconfort du terrain », *Terrain* [En ligne], 11 | novembre 1988, mis en ligne le  
04 janvier 2012, consulté le 22 octobre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/terrain/3316> ; DOI :  
10.4000/terrain.3316

---

Ce document a été généré automatiquement le 22 octobre 2019.



*Terrain* est mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas  
d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

---

# L'inconfort du terrain

« Faire » la Creuse, le Maroc, la Lozère... (A propos des ouvrages  
Ethnologue au Maroc, réflexion sur une enquête de terrain de Paul  
Rabinow, et Vivre dans la Creuse de Jacques Maho)

Martin La Soudière (de)

---

- 1 Quelque part dans le centre de la France, à bord d'un chasse-neige, six heures du matin. L'étrave ouvre la route, comme un navire la mer, rejetant en vagues la neige sur les côtés. Il fait encore nuit. Les ailerons latéraux de l'engin se lèvent et s'abaissent, fignant les bordures de la route départementale. Presque mètre par mètre, sous mes yeux se redessine la chaussée effacée par une nuit de « tourmente ». Pendant ce temps-là, très certainement, nous survole un avion qui, de ce travail de fourmi, ne verra rien, superbe, promis à d'autres lieux autrement prestigieux, réduisant ce coin de Lozère à une zone noire. Altier, le passager — je le sais quand je le suis, passager — raisonnera en heures de vol, en pays, voire en continent. En stratège, en géo-politicien. N'aura rien vu en fait, ou plutôt autre chose, à une autre échelle, mais qui ne lui permet en rien d'avoir raison sur l'échelle de progression du chasse-neige dans la nuit. De même un champ, une rue, ne devient signifiant qu'au pas de l'homme — du vélo, encore...
- 2 Cette soudaine et impérieuse redécouverte du lent à côté du rapide, du petit en dépit du grand, du terroir malgré le monde, me poursuit longtemps, d'autant qu'elle s'accompagne d'une accélération d'impressions, intuitions et émotions comme on peut en connaître de très bon matin à l'aurore d'un voyage.
- 3 Mais, pour une demi-journée euphorique et fébrile dans la cabine d'un chasse-neige à voir enfin l'hiver — mon thème de recherche d'alors —, combien de jours passés à me morfondre dans des hôtels de préfecture, à essayer des indifférences polies ou à ressasser l'inanité de l'enquête.
- 4 Or, pendant ce temps-là, on parle du terrain comme d'une méthode plus « naturelle » que celle des questionnaires et des interviews directives, presque comme d'une sagesse par rapport à la sophistication d'autres techniques de recherche.
- 5 Qu'on ne se méprenne pas : en envisageant ici le terrain comme épreuve, en privilégiant la part de souffrance qu'il comporte, il ne s'agira pas de plaindre le chercheur, mais son

métier : la recherche ; ou plutôt de démystifier certaines fausses évidences ou idées reçues sur son travail de terrain, en montrant en particulier comment son privilège d'observateur de la vie sociale se transforme alors pour lui en cadeau empoisonné.

- 6 Texte d'humeur, donc, impressionniste, et non état de la question sur la relation enquêteur-enquêté, pour essayer de mieux suggérer tout ce qu'ont de fugitif et de labile ces états d'âme qui pourtant marquent profondément le quotidien du chercheur. De même, intentionnellement, les spécificités des différentes disciplines confrontées au terrain seront gommées, car je fais l'hypothèse que la question soulevée ici n'est pas l'apanage de la seule ethnologie.
- 7 Le terrain, on ne peut le nier, est très valorisé dans les milieux de la recherche, et ce, souvent *a priori*. Tout simplement parce que là, « poussent les faits » (Dachet 1985 : 191), pense-t-on souvent paresseusement, en opposant implicitement à un artificiel du laboratoire, le naturel, le réel du quartier, du village... (Achard 1981 : 22). Cette opposition manichéenne sort par ailleurs renforcée par toutes les connotations positives, voire morales du terme même de « terrain » (on y reviendra plus loin). Le terrain permettrait (enfin) d'atteindre la vie sociale dans sa vérité, la culture dans son épaisseur (cf. à ce propos, l'emploi, à mon sens chargé d'ambiguïté, de l'expression « France profonde », qui laisse croire à un partage entre du superficiel et du profond dans les milieux socio-géographiques, et qui de surcroît moque en même temps qu'elle semble valoriser une certaine ruralité). En somme, le naturel d'une population par le naturel de l'observation, l'authenticité du social par la simplicité de la méthode. (Ces connotations, selon les disciplines, ethnologie ou sociologie, consacrent ou au contraire discréditent les enquêtes de longue durée sur le terrain, mais valorisation ou dévalorisation procèdent en fait d'une même définition implicite du terrain.)
- 8 Je force bien sûr le trait, mais certains manuels, ou certains préambules de thèses, semblent prisonniers de cette illusion, plaidant parfois naïvement pour leur cause, comme si celle-ci était d'avance entendue. « Si le terrain, au sens reçu, est bien une des procédures d'observation naturelle, et permet d'atteindre certaines pratiques orales qu'aucune autre procédure ne permet d'observer, il est d'autres pratiques langagières naturelles et d'autres façons de les atteindre, en particulier du côté de l'écrit » (Achard 1981 : 22). On sait tout ce qu'on peut opposer à de tels partis pris implicites. Faire du terrain, c'est y séjourner, mais c'est aussi le faire, le fabriquer ; c'est créer un territoire à sa propre investigation, un objet, une unité d'observation<sup>1</sup>. Même l'observation la plus attentive et la plus neutre, ne fournit jamais une photographie de la réalité sociale. « *Voisin* : votre fille a mis le doigt sur quelque chose. C'est le problème de l'observateur impartial. *Zénobie* : ça n'existe pas. *Voisin* : je serais curieux de connaître votre point de vue. *Zénobie* : si il observe, il n'est pas impartial ; il a déjà un désir, celui d'observer. Ou alors il observe distraitement. Et ce n'est plus un bon observateur. » (B. Vian, *Les Bâtisseurs d'empire*, cité dans Maho 1985 : 38.)
- 9 Faire du terrain ne va pas de soi. Dans les deux sens du terme. Cela ne constitue pas l'idéal-type des pratiques de recherche. E. Evans Pritchard rappelle d'ailleurs que l'importance de la place du terrain en ethnologie est relativement récente, et fut longtemps contestée (1969 : 92-95). « Le terrain, Dieu m'en préserve », disait Frazer. D'autre part, sa facilité n'est qu'apparente, et ne représente pas nécessairement la clef de sa réussite. Ce sont au contraire les réajustements permanents des hypothèses par les faits, les décalages et rapprochements constants entre enquêteur et enquêtés, qui font l'efficacité et la fécondité spécifiques du travail sur le terrain, au fond son inconfort.

## Enquêter

- 10 Y a-t-il des enquêtes heureuses, sans état d'âme, ensoleillées de certitude ? Ça se saurait. Les journaux de terrain disent en tout cas la même chose (Perrot 1988). Rappelons-nous les questions existentielles de jeune homme de Leiris en Afrique, le spleen de Lévi-Strauss aux tropiques, les désespoirs d'un Malinowski sur son île, les angoisses de Jeanne Favret dans son bocage. Cette souffrance — appelons-la ainsi provisoirement — a ses lettres de noblesse ; le travail de terrain en cela semble échapper à l'évolution que connaissent d'autres pratiques de recherche<sup>2</sup>. Ce sont les raisons et la fonction de ce mal-être que je voudrais interroger, à partir d'études récentes de deux auteurs, qui en témoignent de façon très convaincante : sobrement, Paul Rabinow, « ethnologue au Maroc »<sup>3</sup> ; plus crûment, parfois de façon iconoclaste, Jacques Maho, sociologue qui « drague » la Creuse — c'est son expression —, autant qu'il se laisse draguer par elle<sup>4</sup>.
- 11 D'entrée de jeu, Rabinow nous parle de son séjour au Maroc comme d'une épreuve. Certes, son ouvrage n'en est pas à strictement parler le récit, car son témoignage ne prend pas à véritablement parler la forme du journal de terrain ; mais comme Maho, les contrariétés qu'il rencontre reviennent comme un leitmotiv. Ce dernier confesse son mal-être physique : « Les maladies professionnelles », titre Maho (1985 : 35). « Le voyageur rural mange mal. Installé dans une maison de campagne pour une durée qui exclut sa propre récolte, il ne trouve ni salades ni fruits chez l'épicier. Les paysans autoconsomment et font de piètres clients [...] Menacé par la graisse, l'aérophagie, la constipation, le sociologue rural doit aussi faire attention à son foie » (Maho : 37).
- 12 Mais, à lire nos deux cicerone, c'est surtout la relation à l'autre qui est éprouvante, car celle-ci est faussée, tout au moins biaisée tout au long du séjour sur le terrain. On oscille en effet en permanence entre deux statuts, professionnel (celui au nom duquel on est là), et personnel (celui dont on ne peut se départir). Enquêter suppose de « devenir une sorte de non-personne, ou plus exactement une personne dans toute l'acception du terme » (Rabinow 1988 : 52). Retranchement, retenue, renoncement : cette mise en sommeil d'une part de soi (spontanéité de ses attitudes ordinaires) devient douleur, quand elle dure. A la limite, elle n'est pas tenable. Aussi, pour cette raison, mais aussi tactiquement pour les besoins de l'enquête, est-on amené, ou cherche-t-on à se départir de ce quant-à-soi. Mais c'est souvent l'échec, car cette amitié que l'on donne — sincèrement — est le plus souvent biaisée par la représentation que les habitants se font de vous, ou par les bénéfices qu'ils attendent de cette relation affective. « Je m'étais dit chrétien, raconte Rabinow, et cela ne faisait pas problème pour eux [...] Néanmoins persistait un certain malaise qui s'exprimait par la crainte très générale que je ne sois un missionnaire. Une crainte qui devait subsister durant tout mon séjour, jusqu'au tout dernier jour [...] Car le prosélytisme religieux paraissait la seule raison plausible à ce qu'un riche jeune Américain (moi) ait abandonné le confort de son pays pour vivre parmi eux » (Rabinow 1988 : 86).
- 13 Rendre service par altruisme ? Rabinow décrit bien comment on l'utilisa jusqu'à plus soif comme conducteur de voiture. Jeanne Favret a montré de façon quasi expérimentale qu'à l'ethnologue est toujours assignée une place. Plus modestement, Maho montre le trouble qu'il provoque en vivant, là-bas, en Creuse, dans la simplicité : « On s'était étonné qu'un monsieur de la ville, se prétendant savant et faisant des enquêtes, toutes choses inspirant le respect et la méfiance, on avait donc trouvé bizarre qu'il vînt s'enfourer dans une maison sans eau et sans chauffage, farouche, et s'accommodant d'un lit à couette. On

attendait l'administration, son train, son équipage, sa hauteur. On n'apercevait qu'un être dissimulé, d'un déguisement incompréhensible. On pensa qu'il se cachait. [...] Nous nous voulions "paysan" plus que "savant" ; ils nous voient "bizarre", ni paysan ni savant. Ce "bizarre" ne peut durer longtemps. Il faut vite qu'ils nous donnent une étiquette » (Maho 1985 : 29, 30). Derrière le tour parfois comique de cette assignation de statut (dont nous avons tous fait l'expérience, tel ce collègue agronome que l'on prit pour un gastronome), il y a la difficulté à briser ces *a priori* pour, simplement, offrir son amitié.

- 14 On n'est donc vraiment à l'aise dans aucun des rôles que l'on peut se donner, ce qui accentue ce que l'échange verbal ordinaire a de violence<sup>5</sup>. Si Rabinow parle si fréquemment de lui-même sur le mode du discours indirect, se dédoublant en quelque sorte, c'est pour se faire exister à ses propres yeux en tant que chercheur, parce que cette place d'observateur permanent ne va pas de soi. « L'ethnographe prit mentalement note » (Rabinow 1987 : 81). « Il avait une manière de parler des choses et des gens qu'appréciait fort l'ethnologue » (92). « Diverses images de mon sur-moi d'ethnologue venaient me hanter tandis que l'air se faisait plus pur et le jeu plus libre » (67).
- 15 Demandeur, sans avoir rien à donner ni à échanger, on s'abîme dans la compréhension de l'autre comme pour réduire et compenser l'inconfort de cette relation. Mais, ainsi envahi, colonisé par l'idée même d'autrui, on n'est pas dupe ; et certains soirs d'enquête vous laissent à côté de vous-même. Sur le terrain, comme sur la cour d'école un éternel nouveau, on ne trouve jamais le ton. « Mes gestes étaient fautifs, mon langage maladroit, mes questions saugrenues, et bien trop fréquemment dominait un sentiment de malaise dans mes rapports avec autrui » (Rabinow 1987 : 77). Plusieurs fois, il se demande : « Y avait-il jamais eu la moindre communication et compréhension entre nous ? [...] Un abîme nous séparait [lui et Malik, son informateur] qui ne pourrait jamais être comblé » (104)<sup>6</sup>.

## Les risques d'un métier

- 16 Le terrain est donc violence (Rabinow 1987 : 117). On se fait violence pour faire violence à l'autre<sup>7</sup>. Il n'est qu'apparemment fuite heureuse dans un hors-champ, ou escapade hors de son propre milieu de vie et de travail. Il n'est heureux que lorsqu'on en revient — en réchappe —, et qu'on le raconte à des collègues ou le met en scène pour des amis. On est alors paré de l'*aura* du voyageur (mieux, voyageur hors-saison, atypique), voire de l'explorateur, qui rapporte de la chair fraîche, comme un plongeur, la perle. Faire du terrain, c'est psychologiquement s'exposer à l'autre, comme on l'a vu. C'est peut-être pour cela que dans le domaine français, nous n'en faisons généralement guère longtemps à la suite, et si possible à deux ou à plusieurs. (Cf. le syndrome du cinquième jour, notion inventée en Lozère de concert avec Martyne Perrot, ce moment où l'on est tenté, atteint par le sentiment d'avoir tout compris, déjà de repartir, ou, contaminé par les pesanteurs ambiantes, de fuir).
- 17 C'est aussi s'exposer d'une autre manière, plus souterraine : professionnellement. Car le terrain ravive et cristallise les contradictions d'un métier. D'un métier qui, d'une certaine façon, justement n'en est pas un. « Le roi est nu », s'exclame, faux candide, Maho : « L'informé pense flouer l'informateur dans sa quête de renseignements. Mais, par un magnifique renversement, rétablissement, ces mots servis sans conséquence vont devenir affaire de négoce [...] L'envoyé de Paris, le voilà qui gagne sa vie avec les mots des autres, et il tirera de ce magma, matière à conseils ; à rapports, à discours au carré, et pourquoi

pas au cube : de toute manière, support et justification du chèque mensuel du sociologue [...] Quelque rusé que soit le paysan, qui, à la limite, dit n'importe quoi, ce presque rien se densifie, se condense, se chosifie, devient computable, et figurera dans les matrices de Leontieff de la comptabilité nationale. Les rots d'après-boire de mon voisin alcoolique vont s'intégrer au P.N.B. grâce à mon victorieux intermédiaire » (Maho 1985 : 35). Ailleurs, Maho nous parle de « ce travail aussi dérisoire que nécessaire » (1985 : 15). Déraciné, comme l'indique Lévi-Strauss dans *Tristes Tropiques*, seul finalement, c'est davantage sur le terrain que remontent de telles prises de conscience, que dans son laboratoire de recherche. Les historiens qui, eux, interrogent des morts, et ont fait plus nettement que le sociologue le choix d'une distanciation, n'ont pas ce problème ; quoique...<sup>8</sup>. Car enfin, qu'est-ce que faire du terrain, si ce n'est tirer les vers du nez — osons l'expression — à une population qui, à la fois, ne demande rien, et n'en aura jamais de bénéfique tangible<sup>9</sup> ? Et ce n'est pas un hasard si la fiction met en scène, de la recherche, les moments où « l'objet » de la quête de l'ethnologue lui échappe, ou au contraire l'envahit<sup>10</sup>.

- 18 Il est d'autres métiers confrontés à de tels déracinements chroniques : assistantes sociales, médecins, avocats, etc., mais leur légitimation s'impose néanmoins par la finalité même — explicite, reconnue — de leur action. Mais, « chercheur » ! Profession sans nom : chercheur ? Enquêteur ? Sociologue ? Ethnographe ? Le plus souvent, sur le terrain, nous ne déclinons aucune de ces qualités, nous réfugiant prudemment — lâchement — derrière une fonction mieux établie et plus familière (enseignant), ou un travail plus tangible (écrire une thèse, un livre).

## Les subterfuges de l'implication

- 19 Insécurisé, malhabile, l'enquêteur doit pourtant tenir le coup. Il y parvient en s'impliquant. Cette implication, manière tout simplement de se rapprocher de l'autre (« Qu'est-ce que je peux faire pour vous aider ? », dit l'invité à son hôte), a ses justifications méthodologiques ; bien connues<sup>11</sup>. Mais n'est-elle pas aussi, d'abord, une réaction à l'inconfort du terrain, une façon — la seule disponible — de se donner une contenance en se trouvant localement un « vrai » rôle ? Services rendus, participation aux activités du lieu, etc., seraient ainsi le fruit de la mauvaise conscience d'un métier à finalité plus qu'incertaine, en même temps qu'une manière de (tenter) d'établir une « vraie » communication avec la population visitée. Vouloir, soi aussi, donner, au lieu de seulement recevoir. Servir enfin, trivialement, concrètement, à quelque chose. « J'étais venu au Maroc pour vivre dans un village. Cherchant une justification, j'avais songé un instant que je pouvais, d'une manière quelconque, rendre service à la communauté : un argument d'une mauvaise foi patente ! Je ne pouvais pas accroître leur production agricole ; je ne pouvais pas guérir leurs maux ou leur trouver du travail ; je ne pouvais pas faire pleuvoir en temps voulu. Peut-être pouvais-je leur apprendre l'anglais. Lorsque je m'installai finalement au village, je suggérai timidement la chose. La réponse fut police, et bien vite il n'en fut plus question de part et d'autre » (Rabinow 1988 : 75-76).
- 20 Très marqué par les conditions psychologiques du travail de terrain, ce recours à l'engagement personnel a aussi une connotation morale. De même la culpabilité qui peut assaillir le chercheur à propos de son rapport au terrain qui s'exprime dans l'impression et la crainte de le « perturber ». Mon hypothèse est que — hélas, d'une certaine manière —, l'on ne perturbe réellement (presque) jamais le terrain, et que cette illusion naît de

l'inconfort du terrain. Avouons en effet : combien de fois nous sommes-nous vu refuser une interview (Bonnin 1982 : 473) ? Maho fait le même constat : « Naguère, en Bretagne, magnifiant mon attitude, persuadé que le monde avait les yeux fixés sur ma terreur des gens et mon angoisse de contact, je me réfugiais dans le non-directivisme. Entrant dans les fermes, j'attendais les fourches ; à tout le moins, les refus [...] Il y avait eu soixante enquêteurs à Plozévet pendant six ans ; une polémique de presse à propos du livre de Morin ; et puis j'y retourne en 72, dix ans après. Rien. Les gens ne se souvenaient plus. Les enquêtes et les enquêteurs ont glissé sur eux [...] Il en a été de même en Creuse, une ou deux fois » (Maho 1985 : 31). On peut déranger, gêner, importuner : mais on ne perturbe que soi-même. Ce sentiment plus ou moins prononcé selon les terrains et les chercheurs de « perturber », provient donc d'une surestimation de l'impact de la recherche sur le milieu étudié, elle-même conséquence du sentiment d'inutilité sociale que l'on peut éprouver au cours du travail sur le terrain. A défaut de parvenir à se donner un rôle, on s'en invente un, négatif celui-là.

## La preuve par l'épreuve ?

- 21 Mal-être psychologique et professionnel, mauvaise conscience : comment interpréter l'inconfort du terrain ? Serait-il la condition de la réussite de l'enquête, ou encore la rançon de notre privilège (voir, faire métier de voir, sans s'engager au-delà d'une position d'observateur) ? C'est ce que nous suggère Rabinow : « C'était quand j'y songe, un climat rêvé pour l'enquête ethnographique [les conditions de rencontre de son premier informateur, le tenancier d'un vieil hôtel colonial déchu]. Au point que, à l'époque, la facilité et l'accessibilité d'une telle enquête me paraissaient de nature à déprécier la valeur potentielle des résultats. Le travail de terrain devait exiger, c'est sûr, plus de peine et de labeur » (Rabinow 1988 : 29). Que le terrain doive se mériter va dans le même sens que cette autre idée que la théorie se mérite par le terrain. Dans son bel article déjà cité, Pierre Achard (sociologue sociolinguiste) détaille tout ce que charrie d'idéologique le terme même de « terrain » : « La métaphore du terrain réussit à culpabiliser [...] Les états-majors mènent les batailles sur le papier, les combattants sont sur le terrain. Cette métaphore militaire est plus directement en jeu dans le domaine politique, où l'opposition militant du sommet/militant de base fonctionne. Elle permet de situer certains éléments bien vivants en sciences sociales : celui qui commence par un travail théorique encourt le double reproche d'être un "planqué", un "pistonné" et de ne pas "avoir subi l'épreuve du feu" [...] Le terme "terrain" est générateur de culpabilisation [...] Il devient le critère de l'existence du travail concret, l'"état des services" en quelque sorte » (Achard 1981 : 21). Notre ethnologue au Maroc avoue s'être laissé prendre à ce piège : « Dans le département d'anthropologie de l'université de Chicago, le monde des chercheurs était divisé en deux catégories d'individus : ceux qui avaient fait du terrain et ceux qui n'en avaient pas fait, ces derniers n'étant pas de "véritables" ethnologues [...] La promesse d'être initié dans les secrets du clan était tentante. J'acceptais le dogme sans discussion » (Rabinow 1988 : 17).
- 22 Une telle dérive morale des justifications méthodologiques de la pratique du terrain en montre les limites et les invalide sur le plan scientifique. C'est donc ailleurs qu'il faut chercher le véritable rôle de l'inconfort du terrain, car je fais néanmoins l'hypothèse que celui-ci constitue l'un des moteurs de la réussite de l'enquête, et pas seulement son corollaire.

- 23 Une sociologie « compréhensive » ne peut en effet faire l'économie d'un décentrement de soi-même plus ou moins douloureux. « L'expérience, en anthropologie, c'est notre insertion de sujets sociaux dans un tout où est déjà faite la synthèse que notre intelligence cherche laborieusement [...] L'appareil de notre être social peut être défait et refait par le voyage [...] Il y a là une seconde voie vers l'universel : non plus l'universel de surplomb d'une méthode strictement objective, mais comme un universel latéral dont nous faisons l'acquisition par l'expérience ethnologique, incessante mise à l'épreuve de soi par l'autre et de l'autre par soi. [...] L'ethnologie n'est pas une spécialité définie par un objet particulier [...], c'est une manière de penser, celle qui s'impose quand l'objet est "autre", et exige que nous nous transformions nous-mêmes » (Merleau-Ponty 1960 : 157). (Sur un tout autre plan, on pourrait par ailleurs souligner l'efficacité méthodologique de l'épreuve physique, matérielle, dans les rapports avec la population étudiée. Peiner de concert avec des agriculteurs, vivre un même événement ou sociodrame avec des gens (une tempête de neige, par exemple !), crée la connivence ; travailler tard le soir, montrer l'épaisseur de son rapport de recherche, impose le respect. « Ton stylo, c'est la pioche », m'a dit un jour un agriculteur lozérien).
- 24 Non, au sens moral, le terrain ne se mérite pas. Ce serait une interprétation trop janséniste du vécu du chercheur. Ce serait trop triste. Et trop facile. Mais, un ethnologue (ou sociologue) heureux n'a pas d'histoire. Et l'on peut légitimement penser que n'écrivent leur journal de terrain que ceux qui y ont plus « souffert » que d'autres, et que le simple fait d'en tenir un est déjà le signe d'une prédisposition à l'autocritique, à l'introspection, etc. Le terrain accuse et amplifie les impressions, réussites ou échecs, découvertes et déconvenues. Et si Maho et Rabinow nous parlent davantage de mal-être, ils ne sont pas sans conter leurs bonheurs. Nous connaissons tous ces moments d'euphorie où, d'avoir soudain l'impression de tout comprendre nous dispense même d'analyser la situation, ces moments où la barrière de notre extériorité au terrain rend plus sensible encore tout ce qui nous en rapproche. « Avec la clarté brillante et naïve d'un matin : "Ne serais-je pas mieux ici qu'ailleurs ?" Sans raison, envie de rester, de s'inscrire mieux dans le paysage. On embrasserait d'abord la préposée des PTT, entrevue à son guichet, bleue et ronde ; on offrirait une cigarette au vieux qui fourrage autour de sa brouette sur le pas de sa porte<sup>12</sup>... »

## Les vertus de la différence

- 25 On a montré le rôle de la part de souffrance que comporte le terrain. Qu'en faire maintenant ?
- 26 Le terrain nous rappelle d'abord de façon exemplaire la difficulté de toute communication, et de tout essai de compréhension de l'autre. Plus encore que dans les relations ordinaires, dans l'interview ou l'entretien, la relation n'est jamais gagnée. Il n'y a pas de « bonne » distance ; on en fait toujours trop ou trop peu. C'est donc dans et par le jeu des différences et des ressemblances que se construit l'enquête. Chercher à tout prix à ressembler à l'autre, tendre vers le caméléon sociologique n'est pas la solution. Autant le respect des gens doit faire partie intégrante de l'éthique du chercheur, autant les scrupules et délicatesses exagérés en ce domaine n'ont aucune efficacité, pouvant même se retourner contre qui les cultive<sup>13</sup>. En gardant barbe et cheveux longs dans les villages lozériens, je ne pense pas m'être fait fermer beaucoup de portes. Vouloir passer inaperçu

et se fondre dans le paysage peut confiner au grotesque. Rappelons-nous les deux Dupont (d) déguisés en Chinois, puis en marins dans Tintin.

- 27 « Il n'est pas nécessaire d'être César pour comprendre César », rappelait Simmell. De même, il n'est pas nécessaire d'être, disons, cueilleur pour comprendre la cueillette. L'empathie n'est pas un recours magique, l'arme absolue, ni la condition *sine qua non* d'un « bon » terrain, comme le croient parfois ceux qui, précisément, pratiquent peu le terrain, ou avec une démarche objectivante. D'être trop impliqué empêche souvent, comme l'on sait, de pouvoir, de vouloir même, poursuivre l'analyse de la situation que l'on vit (mais justement trop de l'intérieur)<sup>14</sup>. On connaît les limites méthodologiques de l'implication (Devereux 1980 : 283). Être sensible, poreux aux préoccupations de l'autre, les prendre en quelque sorte, est plus fécond qu'une enquête-participation volontariste. Prenons l'anthropologie du corps. Soit l'expérience du froid. Prétendre par postulat être à même d'éprouver soi-même ce qu'éprouve autrui est un leurre. Toute sensation est éminemment individualisée. Le rêve aussi. A plus forte raison si l'on prend des personnes de lieux et de milieux sociaux très différents (en l'occurrence, il s'agissait de l'enquêteur, citadin, et d'agriculteurs d'un village de montagne). Et pourtant, on ne peut interroger sur le froid comme si celui-ci nous était inconnu et étranger. Il faut donc se mettre dans la même situation objective que ceux dont on veut analyser le vécu. Et seule cette cohabitation permet de découvrir et d'évaluer cette différence. En comparant *ma* réaction au froid à *la leur* (celle-ci étudiée par interview et par observation), je suis à même de voir en quoi elle diffère de la mienne, ce qu'elle a de spécifique culturellement et psychologiquement. Le froid se partage, mais seulement jusqu'à un certain point, et c'est ce certain point qui constitue l'intérêt d'une telle enquête, les zones de recouvrement et de différenciation entre expériences d'un même phénomène.
- 28 Second usage des difficultés de la relation d'enquête : le mode de recueil pouvant être considéré comme un indice, comme une information au même titre que les matériaux recueillis eux-mêmes, les ratés du terrain, les quiproquos révèlent les représentations qu'une population se fait de l'étranger, de l'autre, à travers cet autre qu'est l'enquêteur. (Rabinow en donne de nombreux exemples.) Nous-mêmes l'expérimentons fréquemment sur le terrain (pensons aux demandes exorbitantes, ou plus simplement aux fausses attentes dont nous sommes l'objet, ou encore à l'incompréhension partielle des modalités et des finalités de notre recherche). Mais, hormis peut-être Jeanne Favret, personne, à ma connaissance, n'a jamais songé à systématiser sa réflexion et ses propres exemples à ce sujet : sans doute à cause du caractère fugitif de telles expériences.
- 29 Ces ratés, et eux seuls, sont aussi à même de dévoiler certains traits culturels de la population étudiée : ainsi les critères définissant pour les Marocains l'image de soi (« à plaindre », ou heureux) se révélèrent-ils à Rabinow lorsqu'il entreprit de dénombrer les possessions de Malik selon une estimation qui contredisait la logique locale.

## Le sens du lieu

- 30 L'esprit de terrain ne s'apprend pas, il se découvre. S'invente à chaque fois. Sur ce sujet, les manuels sont décevants. Il ne peut en être autrement : sur un même terrain et avec le même objet de recherche, chacun réagirait, et c'est tant mieux, et conduirait l'enquête différemment. (Se référer à ce propos à la démonstration de G. Devereux.)

- 31 On a raisonné ici à partir du terrain tel que l'entend l'ethnologie ; mais l'analyse peut être en partie transposée et valoir pour ces autres terrains que sont les documents écrits, les archives, etc., qui renvoient, eux aussi, à des milieux sociaux ou des époques différents de ceux du chercheur.
- 32 L'esprit de terrain se moque du terrain. D'ailleurs, sur le terrain (village, quartier), on peut très bien y être, sans pour autant vraiment en « faire », claquemuré par exemple dans son strict rôle d'observateur, ou obligé pour des raisons d'emploi du temps de ne faire que passer. Le terrain ne fait pas le chercheur.
- 33 L'important, dans le terrain, n'est pas d'y aller, mais d'y être allé, c'est-à-dire d'avoir éprouvé (et de vouloir encore éprouver) dans toutes ses implications et ses dimensions les éternelles questions enfantines, et pourtant sociologiquement fondatrices : pourquoi suis-je moi et pas un autre ? Comment l'autre est-il un je ?
- 34 Lachamp-Raphaël (plateau ardéchois), 21 juin. Six heures ; six heures trente. Nuages, brefs, pressés. Silence. Pas même d'oiseaux. Juste le vent. Deux chiens. Un troisième aboie en direction d'un hypothétique compère. Retenue. Retenu même le silence. Coups de balai devant le café-épicerie : la vie ordinaire, comme à Belleville ou dans la banlieue de Saragosse. Ordinaire ? Belleville, Saragosse ? Infime, nécessaire, en tout cas. Toute vie, ici, là, a son sens qui n'appartient qu'à elle, mais qu'elle partage pourtant avec toutes les autres, en ce que chacune et toutes sont infimes et dérisoires, mais glorieuses car uniques.
- 35 Le café s'anime. Le carrelage sèche entre les tables couronnées de chaises renversées. Une cafetière chauffe sur le réchaud de la cuisine à côté. Huit heures : deux estafettes blanches se retrouvent devant l'église. C'est l'heure pour le travail. Le village s'ébroue. Depuis une demi-heure, passent, plus nombreux, les véhicules : R5, Golf, estafettes du boulanger, puis du carreleur, enfin celle de l'EDF.
- 36 Deux ou trois femmes traversent la route, leur pain sous le bras, femmes de toujours, coiffées du fichu de toutes les campagnes, qui ont, de vivre ici, le droit, du seul fait qu'elles y sont nées. Ne produisent rien, achètent seulement pain, sucre et café, mais brûlent les bûches du bois voisin, et ainsi chauffent quelques mètres carrés, pour faire durer la vie, ici ; mieux vaut chaud que froid.
- 37 Huit heures trente, l'école... Ainsi, se succèdent en images d'Epinal ce qui n'est image que pour l'observateur, le voyageur. Images, parce qu'envers des villes, bruit, mouvement, foule. A personne n'est donnée la possibilité de choisir, ici, ou ailleurs, Lachamp-Raphaël ou la banlieue de Lyon. Chacun son lot, son lieu, qu'on aménage tant bien que mal, rasant, bricolant. Plus que les lieux-altitude ici, essoufflement de la vie ; densité là, trop-plein —, ne seraient-ce pas ces bricolages qui comptent ? L'esprit de résistance, la manière de s'approprier les choses, les gens, plus que les choses et les gens. Neuf heures : la route est maintenant rendue aux chiens : chien-hyène, chien hypothétique, chien convivial, et j'en passe. Les véhicules se font rares. Ce doit être l'heure du réveil des retraités et des vieux célibataires. Le vent toujours. Le soleil maintenant donne en plein. Mais toujours pas davantage de bruits ni de mouvement, juste un village timide, aérien, si beau, si inutile en même temps. Mais ce soir, sur la colline, un feu de la Saint-Jean s'allumera comme pour signifier sa présence, et témoigner de son existence aux autres villages.
- 38 Le terrain, comme le savent géographes et militaires, c'est le sens du lieu — du singulier, de l'événement ou du non-événement — ; c'est de prendre son parti, quoi qu'il en coûte.

---

## BIBLIOGRAPHIE

- Achard P.**, 1981. « De l'écrit comme terrain », *Langage et société*, supplément au n° 17, pp. 20-25. (Ce numéro, intitulé « Pratiques langagières et stratégies de communication. Terrains, méthodes d'enquête et d'analyse », propose d'autres contributions autour du thème du terrain).
- Agee J. et W. Evans**, 1972. *Louons maintenant les grands hommes*, Paris, Plon.
- Berger J.**, 1981. *La Cocadrille. Une classe de survivants*, Paris, Mercure de France.
- Bonnin P.**, 1982. « L'observateur observé. A propos de l'ethnologie urbaine », *Revue de l'Institut de sociologie*, éditions de l'Université de Bruxelles, pp. 3-4, 459-475.
- Bromberger C.**, 1987. « Du grand au petit. Variations des échelles et des objets d'analyse dans l'évolution récente de l'anthropologie de la France », in *Ethnologies en miroir* (I. Chiva et U. Jeggle, dir.), Paris, MSH, pp. 67-94.
- Dachet F.**, 1985. « Écrire ou rendre compte », in *Décrire, un impératif ?*, t. 2, Paris, CEMS-EHESS.
- Devereux G.**, *De l'angoisse à la méthode dans les sciences du comportement*, Paris, Flammarion, 1980.
- Evans Pritchard E.**, 1969. *Anthropologie sociale*, Paris, Payot (en particulier « La recherche sur le terrain et la tradition empirique », pp. 83-108).
- Favret-Saada J. et J. Contreras**, 1981. *Corps pour corps. Enquête sur la sorcellerie dans le Bocage*, Paris, Gallimard.
- Fellous M.**, 1987. *État de fille, état de mère. Journal de travail*, Paris, Klincksieck-Méridiens.
- L'ethnologue et son terrain* (collectif), Paris, AFA, bulletin, 29-30, EHESS, t. 1 : « Les aînés ».
- Hérodote*, numéros spéciaux, 8 et 9, « L'enquête et le terrain », 1977 et 1978.
- Leboeuf J.-P.**, 1969. « L'enquête orale en ethnographie », in *Ethnologie générale*, Paris, Gallimard, Encyclopédie de la Pléiade, pp. 180-199.
- Leiris M.**, 1934. *L'Afrique fantôme*, Paris, Gallimard, rééd. 1982.
- Lourau M.**, 1977. *Le gai savoir des sociologues*, Paris, UGE, coll. 10/18.
- Maget M.**, 1962. *Guide d'étude directe des comportements culturels*, Paris, CNRS.
- Maho J.**, 1985. *Vivre dans la Creuse*, Paris, CNRS.
- Malinowski B.**, 1985. *Journal d'un ethnographe*, Paris, Seuil.
- Merleau-Ponty M.**, 1960. *Éloge de la philosophie*, Paris, Gallimard.
- Perrot M.**, 1987. « La part maudite de l'ethnologue. Le journal de terrain », Colloque du musée national des Arts et Traditions populaires, Paris (à paraître).
- Rabinow P.**, 1988. *Ethnologue au Maroc, réflexion sur une enquête de terrain*, Paris, Hachette.
- Soudière M. de la**, « Au seuil de leur hiver. L'engagement affectif de l'enquêteur sur son terrain », *Langage et société*, op. cit., pp. 107-113.
- N.B. : Voir aussi les témoignages de G. Balandier, G. Condominas, J.-M. Gibbal, et bien sûr, C. Lévi-Strauss.

## NOTES

1. Unité d'observation : notion qui englobe et relie de façon dialectique le choix du terrain, les hypothèses et la problématique ; elle fut discutée au sein d'un collectif du CRIT (CNRS), avec Philippe Bonnin, Evelyne Desbois, André Grelon, Martyne Perrot et Annick Ternier, en 1985-1988.
2. Mais il est vrai que le travail d'auto-analyse de l'enquête de terrain reste rare chez les chercheurs ; c'est peut-être là une des raisons de l'impression que l'on peut avoir que le type de méthode n'évolue guère. Il n'en reste pas moins que, *a contrario*, comme C. Bromberger (1987) le montre bien, par exemple le choix de l'échelle d'analyse a évolué en fonction de l'évolution des problématiques elles-mêmes.
3. Paul Rabinow est un chercheur américain qui est parti en 1968-69 au Maroc, étudier les pratiques religieuses et politiques en milieu rural.
4. Jacques Maho (1985) est sociologue au CNRS (Nanterre). Il a pratiqué assidûment la Creuse entre 1964 et 1980 (ce terrain était l'un des dix retenus dans l'étude sur les « Collectivités rurales françaises » menée au Groupe de recherches sociologiques de Nanterre).
5. Jeanne Favret l'a bien démontré. Voir aussi E. Goffman, *Façons de parler*, Paris, Gallimard, Minuit, 1987, p. 22.
6. Cette désillusion accompagne aussi et accable Michel Leiris presque tout au long de son périple africain (voir par exemple pp. 210-211 de *L'Afrique fantôme*).
7. La confusion, dans le grand public, à la simple écoute du mot « enquête » entre enquête ethnologique et policière, est symptomatique à cet égard.
8. Enquêter sur des individus disparus, c'est en effet tenter de reconstituer leur actualité d'alors, c'est essayer de les suivre au jour le jour dans leur quotidien, savoir les écouter et les lire (cf. par exemple les recherches d'Evelyne Desbois sur les soldats de 14-18, « Croquis de guerre et carnets de route »).
9. Cf. par exemple l'interview de Leiris par J. Jamin et S. Price, dans *Gradhiva* n° 4, été 1988.
10. Pérec dépeint ainsi les tribulations d'un ethnologue imaginaire devant qui s'enfuient toujours plus profondément dans les forêts de Malaisie les tribus qu'il prétendait étudier. Il écrit dans une lettre : « C'était à cause de moi qu'ils abandonnaient leurs villages et c'était seulement pour me décourager moi, pour me persuader que c'était inutile que je m'acharne, qu'ils choisissaient des terrains toujours plus hostiles, s'imposant des conditions de vie de plus en plus terribles pour bien me montrer qu'ils préféreraient affronter les tigres et les volcans, les marécages, les brouillards suffocants, les éléphants, les araignées mortelles, plutôt que les hommes ! » (G. Pérec, *La vie mode d'emploi*, Hachette, 1978, p. 150). Dans l'essai d'un autre auteur (Edward Millpotts), l'ethnologue n'arrive pas à quitter les tribus asiatiques qu'il vient d'étudier, pris au piège des coutumes de la région qui veulent que les chefs d'ethnies rivalisent de festivités avant de laisser partir l'étranger.
11. Je les ai expérimentées lors de mes séjours dans des villages du Massif Central. Et c'est d'être presque trop convaincu de l'apport irremplaçable de l'observation directe et de l'implication sur le terrain, qui m'a incité à saisir ici l'occasion de me faire l'avocat du diable !
12. Notes de terrain personnelles, avril 1988, Plateau ardéchois.
13. A suivre certains codes de bonne conduite ou *vade mecum* du chercheur sur le terrain, celui-ci devrait se surveiller en permanence et parvenir à une sorte de naturel professionnel, en quoi se reconnaîtraient certainement bien peu de chercheurs !
14. Un ethnologue américain, Spradley (dans *Les bars, les femmes et la culture*, Paris, P.U.F., 1972) ne nous raconte-t-il pas comment dans l'enquête menée à deux, sa compagne, qui s'était embauchée comme barmaid pour apporter son point de vue d'« acteur » à l'étude, très vite se désengagea de la recherche, incapable de mener double jeu. Bien que, et parce que trop

mycologue lui-même, un collègue, Raphaël Larrère, préféra me laisser prendre en charge la rédaction du chapitre « champignons » dans l'ouvrage réalisé ensemble sur les cueillettes (ce qui ne l'empêcha pas de truffer le texte de ses remarques averties et subtiles). Quant à Carlos Castaneda, la découverte d'un gourou, Don Juan, transforma comme l'on sait, son enquête ethnologique en expérience existentielle. On pourrait multiplier les exemples.

---

## INDEX

**Thèmes** : terrain (notion de)

## AUTEUR

**MARTIN LA SOUDIÈRE (DE)**

Centre de recherches interdisciplinaires sur les transformations sociales (CNRS)